

« Enveloppez-vous du manteau de la religion ». L'éducation religieuse selon Anne-Thérèse de Lambert

Nadège Landon

La vie mondaine qu'Anne-Thérèse de Lambert mena dans son salon contribua à élaborer sa pensée personnelle. Mme de Lambert entretenait avec les gens de lettres les plus influents de son époque des relations qui lui permirent des échanges fructueux autour des grandes questions débattues en son temps. Mais c'est surtout dans ses écrits qu'elle a forgé son identité de femme cultivée et lettrée, bien qu'on retienne principalement aujourd'hui son rôle de salonnière. Elle a en effet consacré une grande partie de sa vie à l'écriture, essentiellement des traités, des discours ou des réflexions, dans lesquels elle a interrogé les notions importantes pour son siècle et a exprimé son opinion sur les sujets alors en débat.

C'est dans cet esprit qu'elle entreprit l'écriture des *Avis d'une mère à sa fille*, rédigés entre 1688 et 1692, selon la datation proposée par Roger Marchal¹, puis des *Avis d'une mère à son fils*, probablement composés entre 1695 et 1702. La publication de ces deux textes en 1726, sans accord de l'auteure mais avec privilège du roi, prouve l'intérêt que suscite à l'époque ce genre d'écrits pédagogiques très à la mode. Dans les *Avis*, Lambert définit la religion comme le « fondement » de toute éducation. Pourtant, les objectifs de ces deux traités d'éducation divergent selon le sexe du destinataire. Les *Avis* consacrés à son fils se présentent davantage comme un traité de gloire dans lequel elle donne des conseils pour mener à bien une carrière militaire et pour vivre dans la société avec honneur. En revanche, dans les *Avis* qu'elle destine à sa fille, elle cherche à guider cette dernière, à sa sortie du couvent, pour sa vie dans le monde, avant qu'elle ne s'installe et ne se marie. Son objectif est de suppléer à l'éducation des couvents dont elle déplore les insuffisances, après de *De l'Éducation des filles* de Fénelon, dont elle avoue largement s'inspirer. C'est d'ailleurs en partant du même constat qu'à vingt ans de distance elle entreprit d'écrire, en 1715, une « Lettre à Madame la Supérieure de la Madeleine de Tresnel sur l'éducation d'une jeune demoiselle ». Elle rappelle à la religieuse qui a la charge de la formation de sa petite-fille, mademoiselle de Saint-Aulaire, les règles et les principes d'éducation auxquels elle tient.

Pourtant les idées qu'elle développe dans ces trois écrits pédagogiques semblent entrer en contradiction avec sa pratique personnelle de la religion, telle que Jean-Pierre Zimmermann et Robert Grandroute l'ont analysée². Tous deux ont souligné la laïcisation de la pensée religieuse et morale de Lambert du fait de son parcours philosophique cartésien. Cependant la religion de Lambert définie par Roger Marchal comme « celle d'une femme philosophe qu'obsède la recherche d'une vérité intérieure qui serait en harmonie avec les comportements et les actes³ », ainsi que le conseil de Lambert à sa fille « enveloppez-vous dans le manteau de la religion » permettent de concilier cette idée d'une religion mondaine et laïcisée avec

¹ Roger Marchal, *Madame de Lambert et son milieu*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991.

² Jean-Pierre Zimmermann, « La morale laïque au commencement du XVIII^e siècle. Madame de Lambert », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 24, 1917, p. 42-65 puis 440-465 ; Robert Grandroute, « De *L'éducation des filles* aux *Avis d'une mère à sa fille* » : Fénelon et Madame de Lambert », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1987, n° 1, p. 15-30.

³ Roger Marchal, *op. cit.*, p. 387.

l'éducation religieuse qui se trouve au centre des principes pédagogiques qu'elle soumet à ses enfants. Le manteau étant ce qui protège de l'extérieur et ce qui recouvre le corps et l'être, concevoir la religion dans ce rapport entre extériorité et intériorité permet de dépasser ce qui semble être un paradoxe dans la pensée de Lambert. Celle-ci cherche en effet à donner à ses enfants l'idée d'une religion qui puisse se concilier avec les principes de la société, mais qui, dans le même temps, corresponde à un sentiment personnel. Pour ce faire, elle donne des conseils adaptés à la vie que mènent Monique-Thérèse et Henri-François. C'est donc dans une perspective genrée qu'il convient d'analyser la manière dont Lambert éduque ses enfants, de façon à comprendre comment la religion se trouve, dans sa pensée, au service d'une éducation éclairée et moderne.

La « religion établie », un manteau d'apparat ?

Si, dans les écrits d'éducation de Mme de Lambert, la religion occupe une place de choix, c'est pour la fonction qu'elle lui assigne dans la société. Il ne convient pas, en effet, d'aller à l'encontre des bienséances. Son objectif premier est donc de mettre en garde ses enfants sur ce point avant de fixer un programme d'éducation religieuse. C'est surtout auprès de son fils qu'elle énonce la nécessité de respecter les conventions religieuses en rappelant l'importance de se soumettre à la « religion établie », qu'elle qualifie de « préjugé ». Elle ne cesse d'insister sur l'importance des préjugés qui sauvent les apparences et préservent les conventions sociales. C'est donc avec une grande perspicacité qu'elle dévoile ces préjugés et ces convenances, qui sont comparables à un vêtement d'apparat : « Nous sommes bien heureux d'être nés dans un siècle où la pureté des mœurs et le respect de la religion sont nécessaires pour plaire au prince⁴. » Cependant ces apparences sauvent seulement le lien social qui n'est que respect d'un préjugé imposé par le prince. Lambert défend auprès de son fils l'idée qu'il faut toujours se soumettre aux préceptes liés à la religion, dans une démarche purement pragmatique : si elle lui présente l'importance de cette « religion établie », ce n'est que parce qu'il doit s'intégrer dans cette société mondaine et politique – les *Avis* destinés à son fils ont été rédigés à la suite de la première campagne militaire d'Henri-François qui fut un désastre, et au moment où il commence à côtoyer, à Paris, les milieux mondains. Mais elle ne la justifie en aucune façon et n'envisage jamais de présenter à sa fille « cette religion établie », car cette dernière ne doit se distinguer dans la société que par ses qualités morales. Monique-Thérèse, au moment de la rédaction des *Avis* qui lui sont destinés, suit sa mère dans tous ses déplacements et commence à évoluer dans son cercle mondain, sans que sa mère cherche à en faire une mondaine à marier ; au contraire, elle lui laisse la possibilité de choisir un mariage d'agrément – c'est pourquoi elle se marie sur le tard – et encourage chez elle l'étude de préférence aux divertissements mondains. Elle corrige donc pour cette dernière l'idée que la religion puisse être un préjugé :

Il y a, dit-on, deux préjugés auxquels il faut obéir : la religion et l'honneur. C'est mal parler que de traiter la religion de préjugé : le préjugé est une opinion qui peut servir à l'erreur comme à la vérité ; ce terme ne doit s'appliquer qu'aux choses incertaines ; et la religion ne l'est pas⁵.

La religion ne se réduit pas à une opinion commune fondée sur des apparences, mais elle est bien une source de vérité. Cette distinction traduit une différence dans la manière de concevoir le rôle de la religion selon les sexes, et, de fait, l'éducation religieuse proposée. La

⁴ Lambert, *Avis d'une mère à son fils*, dans *Œuvres*, éd. Robert Grandroute, Paris, Honoré Champion, 1990, p. 53.

⁵ Lambert, *ibid.*, p. 98.

différence qu'elle établit peut être expliquée par le fait que la religion est, pour une fille, un moyen de se libérer de la société, des conventions sociales et des bienséances qui la cantonnent dans un rôle et dans un statut qui ne lui correspondent pas, alors que la religion peut, pour un jeune homme, l'aider à composer son être social et mondain. L'éducation religieuse genrée que propose Lambert repose donc d'abord sur le constat que la société n'accorde pas aux jeunes filles et aux jeunes garçons le même rôle. Il convient d'adapter le respect de la religion aux bienséances et aux codes sociaux, et il est, dans le même temps, primordial de s'adapter aux jeunes gens, à leur situation et au contexte dans lequel ils évoluent. Lambert propose une éducation genrée, mais aussi personnelle : au-delà de la différence des sexes, elle cherche à donner des conseils adaptés à la personnalité de chacun.

Le manteau de la religion, une protection contre le monde

La religion que Lambert expose à sa fille se développe dans une tout autre perspective que celle présentée à son fils. Elle insiste en effet sur l'insuffisance, « pour être estimable, de s'assujettir extérieurement aux bienséances » (p. 96). L'estime qu'on accorde à une femme dépend uniquement de sa vertu et de sa morale, et c'est grâce à l'intériorité, c'est-à-dire les « sentiments » mêlés à l'esprit et à la volonté, que la vertu perdure. Or « la religion, quand elle sera gravée dans notre cœur » (*ibid.*) est le principe premier de toute cette logique. Dans cette pensée, Lambert confirme l'opposition entre l'extériorité et l'intériorité de l'être : l'autorité, qualifiée de « tyran de l'extérieur », ne parvient pas à faire changer les êtres, au contraire des conseils sages qui donnent aux enfants l'envie de bien agir : « Quand on prescrit une conduite, il faut en montrer les raisons et les motifs et donner du goût pour ce que l'on conseille. » (*ibid.*). Lambert avoue à sa fille qu'elle ne veut pas la contraindre à manifester envers la religion un respect de façade. Au contraire, elle veut la lui faire aimer, en lui faisant comprendre les raisons de cet amour, à savoir acquérir les « vertus » qui sont les seules à donner le « goût » d'agir selon ses « devoirs » et la conscience du bien. C'est donc surtout selon l'idée que la religion est le seul principe qui permette l'acquisition des vertus qu'elle affirme à ses deux enfants que la religion doit être le fondement de leur éducation et de leur comportement : « au-dessus de tous ces devoirs, est le culte que vous devez à l'Être suprême » (p. 52), dit-elle à son fils, énonçant rapidement, pour lui, cette pensée, sans la développer. Au contraire, elle insiste davantage sur cette idée pour sa fille, puisque c'est la religion qui la protège du monde, qui lui apporte tout le « soutien » dont elle a besoin pour assurer sa place dans la société. Elle se méfie de la « naïveté » dans laquelle cette dernière a été éduquée au couvent et cherche à la prévenir des dangers de la société. Elle lui rappelle donc les « principes » qui lui ont été enseignés, et qu'elle doit sans cesse affirmer pour se « fortifier contre ce qui [l']attend » (p. 96), à savoir la nécessité de se défier des plaisirs du monde et de sa propre idée du bonheur, source d'inquiétude, de légèreté et d'inconstance. Pour ce faire, c'est bien la religion qui l'aide : « Apportez-y toute votre religion : nourrissez-la dans votre cœur par des sentiments ; soutenez-la dans votre esprit par des réflexions et par des lectures convenables. » (*ibid.*) Pour que la religion soit ce soutien, elle doit être vécue de l'intérieur, doit sans cesse être confirmée par une étude approfondie. Si sa fille est sortie du couvent, son éducation n'est, en effet, pas terminée : elle n'est pas encore prête à affronter la vie dans le monde. Avant d'énumérer les qualités et les habitudes que Monique-Thérèse doit continuer de cultiver, sa mère insiste sur le fait que c'est la religion qui doit dominer son comportement et que la religion, telle qu'elle l'entend, ne lui a pas été véritablement enseignée. Elle doit donc lire, méditer la question de Dieu et l'aimer ; ce n'est qu'avec ces trois activités qu'elle réussira à se protéger du monde extérieur : « enveloppez-vous d[u] manteau] de votre religion ; elle vous sera d'un grand secours contre les faiblesses de la

jeunesse, et un asile assuré dans un âge plus avancé. » (*ibid.*) Dans son esprit, la religion est bien la seule protection dont une femme puisse se couvrir quand elle évolue dans le monde et elle devient une compagne pour tous les âges de la vie. Mme de Lambert, en éduquant sa fille, parle aussi pour elle-même et renforce sa propre conviction.

Mais elle pousse encore plus loin sa réflexion et ses conseils : non seulement la religion est un véritable soutien tout au long de la vie, mais elle devient le moyen de constituer une élite. La religion permet donc de dépasser les autres, de se distinguer du « peuple », c'est-à-dire, dans son esprit, de ceux qui pensent basement et qui ne vivent que dans l'apparence et la superficialité. À plusieurs reprises dans ses œuvres, elle s'en est prise à cette question du « peuple » qu'elle dénigre en cherchant à créer une autre forme d'élite, loin des conventions sociales qui élèvent des êtres bas et peu estimables. Elle expose à son fils son idée de la religion qui repose sur « des sentiments » et « un culte à part, qui ne ressemble point à celui du peuple » (p. 52). Elle confronte ainsi deux conceptions de la religion : la première n'est que convention sociale, vêtement d'apparat, faite « pour plaire au prince » (*ibid.*), alors que la deuxième part de l'intérieur, du cœur, et dévoile, à l'extérieur, une « âme élevée ». Elle impose à sa fille « un grand respect aux opinions communes, quand elles regardent la religion », mais ajoute l'idée d'une pensée supérieure grâce à « la morale et [au] bonheur » (p. 115) qui dépasse le simple respect d'une religion commune. À sa fille aussi, elle conseille rapidement de s'accorder aux démonstrations extérieures et communes de la religion, mais elle lui enjoint de dépasser cette pratique superficielle pour acquérir la morale et le bonheur, ce qui contribue d'abord à se distinguer personnellement en s'élevant et ensuite à constituer avec d'autres une élite morale. Lambert s'éloigne bien de l'idée d'une élite sociale, en place dans le monde, selon les jeux des préférences et des conventions, et elle conçoit une élite fondée principalement sur la qualité morale des êtres et sur la reconnaissance de ces qualités. La croyance personnelle et la manière dont la religion influe sur le comportement en sont des critères décisifs.

Au-delà du respect des conventions religieuses sur lesquelles elle n'insiste finalement qu'après de son fils, la religion se révèle être, pour sa fille uniquement, une protection et un soutien importants dans le monde. C'est essentiellement sur cet aspect que la religion se différencie dans les *Avis* pour ses enfants. Mais, pour que la religion devienne bien ce moyen qui permette de se distinguer de ce « peuple » qui croit basement, elle doit être vécue singulièrement. L'éducation religieuse qu'offre Lambert ne présente aucun programme pour respecter les dogmes extérieurs et les pratiques communes, car elle se borne à évoquer la lecture, les réflexions et les sentiments ; elle propose donc surtout un programme spirituel, presque intellectuel, pour sentir cette foi au plus profond de soi.

Le manteau de la religion ou le refuge de l'intime

Les écrits de Lambert donnent à penser la religion dans une perspective intime, c'est-à-dire que c'est le sentiment religieux qui contribue à comprendre sa propre vérité intérieure. La religion permet un retour sur soi, une sorte d'introspection pour mieux se connaître dans un rapport direct à soi-même. En ce sens, l'éducation religieuse qu'elle se propose de donner à ses enfants rejoindrait sa pratique personnelle de la religion telle que Roger Marchal l'avait définie ; la religion relève davantage du sentiment et de la conscience intérieure, et c'est ensuite que ces derniers influent sur les attitudes et les activités sociales. Lambert engage un radical changement de perspective : elle refuse d'abord le respect conventionnel et les signes extérieurs du culte pour se concentrer ensuite sur le sentiment religieux et la foi intérieure. L'un des principes auxquels elle s'est attachée dans ses œuvres et qu'elle a développé, affiné

et reformulé sans cesse est celui qui pourrait être résumé par la notion centrale et complexe de « sensibilité », à savoir la question du cœur, des sentiments dans la connaissance de soi, dans l'expérience concrète des rapports humains et de la sociabilité. Les *Avis* n'ont pas encore bénéficié pleinement de cette pensée sur la « sensibilité », car Lambert n'avait pas encore développé cette réflexion au moment de leur rédaction. Cependant elle y fait déjà part de l'intuition que les sentiments fondent l'être : « ce sont les sentiments qui forment le caractère, qui conduisent l'esprit, qui gouvernent la volonté » (p. 96). Il faut donc partir de cette idée pour analyser la manière dont elle envisage la religion, et tout particulièrement la foi.

Lambert cherche à faire comprendre, à son fils comme à sa fille, que la religion doit toucher le cœur, qu'elle doit être vécue de l'intérieur, dans une relation intime et directe entre l'homme et Dieu. Elle emploie déjà, dans ces deux traités, le terme « cœur » de manière récurrente à propos de la question religieuse. Elle définit donc la religion dans le sens de sentiment d'amour ressenti pour Dieu, « cet Être suprême » auquel un culte doit être rendu. La « Lettre [...] sur l'éducation d'une jeune demoiselle », qui ne développe pas de programme religieux, s'ouvre pourtant sur l'idée qu'une jeune fille doit d'abord faire l'expérience de Dieu par le cœur :

Il faut de bonne heure lui donner une grande idée de Dieu et de la religion, lui en parler d'une manière touchante. Vous ne vous rendez maîtresse de l'esprit qu'en intéressant le cœur⁶.

Elle encourage une religion du cœur. En ce sens, le sentiment pour Dieu importe autant, si ce n'est plus, que l'idée de religion, et c'est un véritable attachement pour Dieu qu'elle prône. Elle ne s'intéresse pas aux dogmes auxquels les membres de l'Église sont tenus d'adhérer et aux cultes en tant que formes extérieures et manifestations collectives de la religion, qui sont, sans nul doute, dispensés dans le couvent. À ses enfants, elle précise : « tout part du cœur et va à Dieu » et : « rien ne rend plus heureux que d'avoir l'esprit persuadé et le cœur touché : cela est bon pour tous les temps » (p. 52). Elle insiste sur cette foi intérieure, intime, qui touche le sentiment en condamnant auprès de sa fille « la superstition [que les gouvernantes mettent] à la place de la religion » (p. 95). La création de l'élite dans la religion passe donc par cette foi sensible. Elle se détache encore de la pratique courante de la religion, qui pousse les jeunes filles à croire en une figure qu'elles ne comprennent pas et qu'elles ne conçoivent pas. À la suite de Fénelon, elle condamne en effet la religion enseignée sans aucun fondement dans la vie quotidienne des jeunes filles et qui se résume à des contes et des histoires irréelles. Au contraire, elle cherche à inculquer à sa fille un attachement sincère pour Dieu et lui conseille d'entreprendre des lectures convenables, accompagnées de réflexions sur les valeurs qu'incarne cette figure de l'« Être suprême ».

À propos de cet ancrage de la religion dans le sentiment, Roger Marchal notait ceci :

[la] religion [de Mme de Lambert] est un domaine à part, un petit sanctuaire où l'âme se recueille pour adorer la source de son être. Nous ne sommes pas loin du vague sentiment d'adoration des déistes du XVIII^e siècle et particulièrement de Rousseau⁷.

Il soulignait ainsi l'originalité de la pensée de Lambert, une femme qui a davantage médité sur Dieu que ne l'avaient fait ses contemporaines. Toutefois envisager un « déisme » lambertin qui préfigurerait le déisme de Rousseau, c'est oublier le fait qu'elle possédait dans sa bibliothèque les *Confessions* de saint Augustin, qui ont pu l'influencer dans cette recherche d'une croyance intérieure et d'une relation directe avec Dieu. Elle a d'ailleurs, par la suite, tenté une lecture profane de la pensée d'Augustin pour étayer sa « métaphysique d'amour »

⁶ Lambert, « Lettre à Madame la Supérieure de la Madeleine de Tresnel sur l'éducation d'une jeune demoiselle », dans *Œuvres complètes*, Paris, Libraires associés, 1808, p. 354.

⁷ Roger Marchal, *op. cit.*, p. 384.

dans ses *Réflexions nouvelles sur les femmes*. C'est peut-être aussi oublier son éducation, faite par Bachaumont, cartésien et disciple de Gassendi, qui lui a donné à lire les philosophes. Ainsi la relation directe entre Dieu et le cœur, telle que la conçoit Lambert, est aussi un argument de Malebranche, qu'il développe et défend dans le *Traité de morale*, publié en 1684 et qui a été recensé dans la bibliothèque de Lambert. Elle aurait donc médité les *Confessions* d'Augustin et le *Traité de morale* de Malebranche avant d'accorder à la religion le rôle éducatif qu'elle développe et qu'elle s'approprie.

L'éducation de la religion : un traité de morale

Malebranche, dans le *Traité de morale*, et particulièrement dans le chapitre 8 de la 1^{ère} partie, a développé l'argument que la foi, accompagnée des lumières et de l'idée de Dieu, entraîne l'homme vers la vertu⁸. Ce n'est qu'en agissant selon et avec elle que l'homme peut accéder au bonheur. Lambert développe la même conception : elle cherche à éduquer sa fille en lui faisant aimer Dieu pour qu'elle agisse vertueusement. Elle insiste sur la nécessité et le bonheur de « conserver un sentiment qui nous fait aimer et espérer » (p. 96), « qui assure tous les devoirs » (*ibid.*). Ce n'est qu'en respectant ces principes que ce sentiment « répond de nous à nous-mêmes, et [...] est notre garant envers les autres » (*ibid.*). Monique-Thérèse ne pourra donc dépasser les malheurs de la vie terrestre et accéder au bonheur qu'avec les principes de la foi et les lumières de Dieu. Elle présente auprès de son fils le même argument en faveur de la foi qui guide l'être vers la morale. L'homme ne peut comprendre la morale et agir de la meilleure manière possible qu'en se connaissant intérieurement et en accédant à la vérité :

Les vertus morales sont en danger sans les chrétiennes. Je ne vous demande point une piété remplie de faiblesse et de superstition ; je demande seulement que l'amour de l'ordre soumette à Dieu vos lumières et vos sentiments, que le même amour se répande sur votre conduite ; il vous donnera la justice et la justice assure toutes les vertus⁹.

Lambert construit bien un programme de morale, dans lequel elle confirme l'importance de la religion dans l'acquisition des vertus. Elle se place bien dans le sillage de Malebranche comme le montrent l'expression « amour de l'ordre » et le terme « lumière ». Malebranche écrit dans le *Traité de morale* :

L'amour de l'ordre n'est pas seulement la principale des vertus morales, c'est l'unique vertu : c'est la vertu mère, fondamentale, universelle. Vertu seule qui rend vertueuses les habitudes, ou les dispositions des esprits¹⁰.

Lambert insiste sur cette idée dans les *Avis d'une mère à sa fille* en affirmant, dans un vocabulaire malebranchiste, que seules la « raison » et « l'évidence » peuvent faire figure d'autorité, car, sans elles, on perd « l'usage de [ses] propres lumières » et on manque la vérité. Lambert accorde bien à l'intériorité et à la singularité de l'être toute la suprématie et, dans le même temps, refuse l'autorité d'autrui qui réduit la liberté et l'accès à la vérité « qui est pour toutes les personnes et de tous les temps » (p. 113).

Néanmoins le discours de Lambert semble ici paradoxal en ce qui concerne la religion, car elle avoue qu'« en fait de religion, il faut céder aux autorités » (*ibid.*) avant de dénoncer l'autorité d'autrui dans les autres domaines. Lambert accepterait-elle de faire montre d'un

⁸ Malebranche, *Traité de morale*, dans *Œuvres complètes*, t. XI, Paris, Vrin, 1977.

⁹ Lambert, *Avis d'une mère à son fils*, *op. cit.*, p. 52.

¹⁰ Malebranche, *ibid.*, 1^{ère} partie, chap. II, art. I, p. 28.

respect des conventions et de la « religion établie » pour avoir, en parallèle, la liberté de croire comme elle l'entend, sans être inquiétée ? Cette distinction renforce la constitution d'une élite autour d'une religion qui vient de l'intériorité, c'est-à-dire qui est reçue par la « raison », « l'évidence » et les « lumières » : « enfin, comme dit un grand homme, “ pour être chrétien, il faut croire aveuglément, et pour être sage, il faut voir évidemment.” » (*ibid.*) Le but ultime de Lambert n'est donc pas d'éduquer de simples chrétiens – pour cela l'éducation dispensée au couvent aurait suffi à Monique-Thérèse – mais de donner à ses enfants une foi éclairée, qui leur permettra d'atteindre la sagesse. Elle se sert de la religion pour leur donner l'idée et les principes de vertu et de sagesse. Elle s'appuie aussi sur les arguments de Malebranche, ce « grand homme », pour présenter, d'abord, une éducation religieuse plus convaincante et plus raisonnée, et pour développer, ensuite, un traité de morale, qui dépasse – voire se passe de – l'idée même de religion. Pourtant, si elle réinvestit dans sa pensée la réflexion de Malebranche et que son vocabulaire est parfois très proche de celui du philosophe chrétien, la seule citation qu'elle donne véritablement de ce « grand homme » s'éloigne de celui-ci, puisqu'il avait dit, en réalité, dans *La Recherche de la vérité* : « En un mot, pour être fidèle il faut croire aveuglément, mais pour être philosophe, il faut voir évidemment : car l'autorité divine est infaillible, mais tous les hommes sont sujets à l'erreur¹¹. » Lambert semble utiliser à son compte les propos de Malebranche pour défendre l'idée d'une vérité intérieure, que chaque personne est capable d'atteindre par la réflexion, alors que le philosophe se méfie des hommes au nom d'une vérité que seule « l'autorité divine » détient. Lambert s'émancipe donc de ses sources pour donner à ses enfants matière à penser et pour leur donner surtout la possibilité de vivre selon leur raison et d'accéder à la vérité de leur être. En ce sens, elle leur donne le moyen de s'épanouir personnellement pour mieux vivre avec les autres. C'est ainsi que seule la religion semble pouvoir permettre à Monique-Thérèse d'être heureuse, car :

[...] la religion seule calme tout et console de tout ; en vous unissant à Dieu, elle vous réconcilie avec le monde et avec vous-même. (p. 97).

Lambert conçoit bien la difficulté de vivre harmonieusement avec soi-même et avec le monde, surtout pour une femme, mais la religion pallie cette difficulté : la foi nous donne des lumières sur nous-mêmes, et les principes de la religion permettent à la chrétienne de vivre sereinement avec les autres.

Plus qu'un simple soutien ou une protection face au monde, la religion est ce qui assure véritablement à l'être son équilibre. Éduquer ses enfants dans une foi intime leur donnerait la possibilité d'accéder au bonheur, par cet équilibre intérieur :

La vraie félicité est dans la paix de l'âme, dans la raison, dans l'accomplissement de nos devoirs. Ne nous croyons heureuse, ma fille, que lorsque nous sentirons nos plaisirs naître du fond de notre âme. (*ibid.*)

Finalement Lambert s'inspire de Malebranche en lui empruntant l'idée de la recherche de la « perfection » et du « bonheur », deux termes et deux notions propres au philosophe, mais en l'adaptant à sa réflexion personnelle, toujours étroitement liée à la religion : « il faut, ma fille, être persuadée que la perfection et le bonheur se tiennent ; que vous ne serez heureuse que par la vertu, et presque jamais malheureuse que par le dérèglement. » (p. 98). Par ailleurs, cette question du bonheur et de la perfection est plus amplement traitée pour sa fille que pour son fils. La perfection semble en effet être l'apanage des femmes. La religion, dans un usage plus personnel et plus approfondi, concourt à un élitisme moral, par lequel il est possible non seulement de surpasser les autres mais d'atteindre un bonheur complet. Lambert conçoit donc, à l'intention de sa fille, un traité de morale pour la conquête d'une vie heureuse.

¹¹ Malebranche, *La Recherche de la vérité*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1979, p. 41.

La conception de la religion de Lambert, que l'on a souvent réduite à un « déisme » un peu vague, s'appuie donc sur une longue méditation et de nombreuses lectures. Les *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* ne proposent pas seulement un programme éducatif mais plutôt un mode de vie, qui préserve la vérité intérieure, tout en s'adaptant aux nécessités extérieures et mondaines de la société. Par l'éducation qu'ils reçoivent, Monique-Thérèse et Henri-François ont le moyen d'accéder à la perfection et au bonheur. Lambert ne construit donc pas un programme religieux à proprement parler pour ses enfants, qui ont sans nul doute reçu dans leur instruction, auprès de son précepteur pour son fils, au couvent pour sa fille, les fondements de la pratique religieuse et ont conscience des convenances à respecter. Au contraire, son programme devient un exposé de ses convictions personnelles qu'elle cherche à faire partager à ses enfants, et c'est en ce sens qu'elle s'éloigne des conventions. Elle ne s'intéresse pas vraiment au respect de la « religion établie », mais laisse libre cours à sa foi et à son sentiment envers Dieu. Néanmoins, dans cette distinction, des différences selon sa ou son destinataire apparaissent. Elle s'efforce, avant tout, de présenter à son fils la manière dont les conventions et les apparences motivent la vie mondaine, alors que dans le texte destiné à sa fille, elle s'en méfie et donne des raisons de s'en éloigner. C'est donc surtout pour cette dernière qu'elle développe un programme religieux de l'intime, de la connaissance de la foi et de la raison. L'objectif de l'éducation féminine serait d'inviter à ménager pour soi un espace de liberté dans une société qui brime les femmes. En ce sens, elle cherche à donner à sa fille une éducation garante d'une possible émancipation intellectuelle ; c'est pourquoi elle ne cesse de rappeler à sa fille qu'elle a « un esprit à cultiver et à nourrir de la vérité, un cœur à épurer et à conduire, et un culte de religion à rendre. » (p. 110). L'harmonie entre l'esprit, le cœur et la foi sera garante de la liberté et du bonheur.